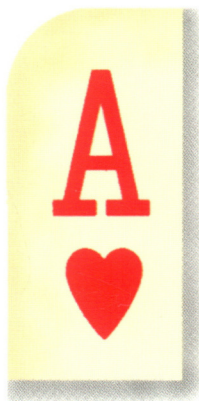


A POLLINAIRE

# Lettres



*Lou*

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD

Extrait de la publication









© Éditions Gallimard, 1969.  
© Éditions Gallimard, 1990, pour la préface.

En août 1914, Apollinaire se trouve à Paris seul et désœuvré. La guerre a dispersé presque tous ses amis. Les journaux auxquels il collaborait ont cessé leur publication ou paraissent sur un nombre de pages restreint qu'absorbent entièrement les informations politiques et militaires. Les maisons d'édition sont en sommeil. Toute activité littéraire ou artistique est suspendue.

Comme un grand nombre de ses camarades que n'atteignait pas la mobilisation, il avait voulu s'engager dès le début des hostilités. Mais il ne fut pas immédiatement accepté par les autorités militaires. Étranger, il devait d'abord déposer une demande de naturalisation, ce qui fut fait dans les derniers jours du mois, l'enregistrement de son dossier au ministère de la Justice étant du 1<sup>er</sup> septembre. Il n'avait plus qu'à attendre l'issue, encore problématique et sans doute lointaine, de ses démarches ; rien ne le retenait dans la capitale, que l'approche menaçante des armées allemandes vidait chaque jour davantage.

Aussi ne dut-il pas hésiter longtemps lorsque l'occasion lui fut offerte de s'éloigner. Une de ses rares relations pendant ce mois d'août était Siegler-Pascal, habitué des salles de rédaction, collaborateur occasionnel de *Paris-Journal*. Mobilisé le 13 août à Versailles, il avait obtenu au bout de quelques jours un congé de maladie et se décida à le passer à Nice où résidait son frère. Il persuada sans peine Apollinaire de le suivre.

Le 3 septembre, notre poète arrive dans cette ville qu'il n'avait pas revue depuis son départ de la Côte d'Azur au début

de 1899. Siegler-Pascal a loué pour lui une chambre meublée qui jouxte la sienne au troisième étage du 23, rue Cotta.

En ville, il revoit des Parisiens qui, comme lui, ont quitté la capitale, notamment les frères Mortier, Robert, peintre, et sa femme Jane, pianiste réputée, Alfred, l'époux d'Aurel, journaliste et auteur dramatique, ou qui ont été appelés par la mobilisation, comme le poète Cremnitz, pitoyable deuxième classe au 65<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Il se fait aussi de nouveaux amis. Il en a « à tous les étages » de la maison, écrira-t-il le 15 janvier 1915 à Serge Férat dans une longue relation de son séjour niçois.

Le dimanche 27 septembre, vers midi, Siegler-Pascal l'entraîne dans le vieux Nice au restaurant Bouttau où il doit transmettre un message à une jeune femme. Elle va se mettre à table avec des amis et les deux compères sont conviés à participer au déjeuner, pour la plus grande satisfaction de Guillaume, qu'elle a d'emblée fasciné.

Le message est une invitation discrète à fumer l'opium, le soir même, chez Borie : Borie de la Merline, commissaire à l'inscription maritime et commandant du front de mer, qui a acquis sous le nom de Borys une certaine réputation d'écrivain. « Ce marin est poète et romancier [...], charmant et raffiné », dira plus tard de lui Apollinaire dans un fragment de lettre inédit à Madeleine Pagès. Il reçoit chez lui, une ou deux fois par semaine, quelques intimes, artistes, marins, jolies femmes.

On se retrouve donc chez Borie. Apollinaire n'est pas un habitué de l'opium mais il ne dédaigne pas les enchantements d'une pipe occasionnelle. Il a pour voisine l'inconnue du restaurant.

La suite, c'est la première lettre qui nous l'apprend. Guillaume vient en effet de faire la connaissance de celle qu'il appellera Lou.

Elle a alors trente-trois ans. Geneviève-Marguerite-Marie-Louise de Pillot de Coligny-Châtillon — c'est ainsi que la nomment les registres de l'état civil — était née à Vesoul le 30 juillet 1881. Elle descendait en ligne directe de l'amiral de



Coligny, selon une filiation qui, à trois reprises, s'était faite par les femmes. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en effet, Anne, arrière-petite-fille de l'amiral, épousa le comte Georges de Wurtemberg, assurant par ce mariage la continuité de la souche. Au siècle suivant, la petite-fille d'Anne, Léopoldine-Eberhardine, épousa le comte Charles-Léopold de Sandersleben et lui apporta le titre de comte et marquis de Coligny. Enfin, des deux filles issues de cette union, la cadette épousa le comte de Faucigny-Lucinge, l'aînée Thomas de Pillot, les deux branches conservant les titres de comte de Coligny et de comte du Saint Empire romain germanique. A la cinquième génération des Pillot de Coligny, Gonzague, né en 1854, quatrième fils de Louis, épousa une demoiselle d'Amédor de Mollans, issue d'une famille de bourgeois de Vesoul anoblie au XVI<sup>e</sup> siècle. Louise — Loulou pour les siens — de Coligny fut leur unique enfant.

Selon André Rouveyre, qui l'a bien connue, elle avait été soumise à l'éducation rigoureuse d'une mère sévère. Elle avait fréquenté l'école des Dames de Saint-Maur à Vesoul, puis, après l'installation de ses parents à Dijon, l'établissement des Dominicaines de cette ville. Elle s'y était mariée le 7 mars 1904 à Emmanuel de Coudenhove, propriétaire agricole en Algérie, d'origine dijonnaise. Ce mariage ne dura pas et fut rompu le 11 mars 1912 par un jugement de divorce.

Au début de la guerre, Lou était à Nice, sans ressources ou presque, à la suite d'un litige avec sa mère à propos de l'héritage paternel, s'il faut en croire André Rouveyre. Elle était hébergée dans la luxueuse villa Baratier à Saint-Jean-Cap-Ferrat par une cousine de son ex-mari, Edmée, dite Mémée, de Marotte de Montigny, qui avait épousé à vingt ans en 1913 le comte Dedons de Pierrefeu et avait un fils de six mois. Toutes deux étaient infirmières bénévoles à l'hôpital militaire installé dans l'hôtel Ruhl et menaient une existence mondaine de jeunes femmes émancipées en temps de guerre.

Lou était ardente et indépendante; « gracieuse et novice aventureuse, frivole et déchaînée, prodigue à la fois et avare de

soi, imprudente et osée, et plutôt d'ailleurs pour la frime que pour l'enjeu », ainsi la dépeint Rouveyre. Indifférente et pleine d'allant, égoïste et prête à donner, assez superficielle en fin de compte, apte à s'offrir et à se soustraire, moins par coquetterie que par caprice et saute d'humeur, elle acceptait l'aventure et même la cherchait, agissant avec une franchise qui confinait au cynisme, prévenant le partenaire élu qu'il n'avait acquis aucun droit, le prenant au piège de la seule amitié, le mettant dès l'abord en garde contre l'issue fatale de ce qui était pour elle un jeu brûlant et amer, une façon de s'étourdir au même titre que le snobisme ou l'évasion par les stupéfiants.

Apollinaire fut immédiatement séduit par cette étonnante personnalité. Ses hautes origines — « le sang de Saint Louis », écrira-t-il avec une certaine fierté à Madeleine Pagès — ne sont pas sans toucher celui qui se dit descendant de Rurik, premier souverain de Russie. Sa liberté d'allure l'intrigue et le provoque à la fois. Sa silhouette, son regard, la couleur de ses cheveux répondent à une image de la féminité qui ébranle sa sensibilité. Elle-même semble s'intéresser plus que de coutume à un homme différent de ses compagnons habituels, d'autant plus que ce poète lui fait la cour avec une délicatesse sentimentale qui l'étonne. Sans plus s'engager qu'en d'autres circonstances et prétendant s'en tenir à un simple contrat d'amitié, elle lui laisse quelques espoirs. C'est du moins ce que permettent de penser les lettres (peu nombreuses, mais, se voyant presque quotidiennement, avaient-ils besoin de s'écrire?) de septembre, octobre et novembre.

Faut-il supposer, comme le suggère André Rouveyre, qu'Apollinaire dominait Lou dans les moments de rêverie provoqués par l'opium, mais que, la maîtrise de soi retrouvée, elle reprenait sa farouche indépendance? Ou soumit-elle simplement l'amoureux éperdu au cruel marivaudage dont elle avait le secret? En tout cas, il souffre, s'irrite d'une attente toujours déçue dans l'instant même où le triomphe semblait assuré. A la fin de novembre, il presse les démarches qui devaient aboutir à son engagement, demande à Borie d'inter-

venir : sincérité ou duplicité de prétendant insatisfait, reprise de soi ou fuite devant l'obstacle qui ne surprendrait pas chez cet éternel « mal aimé », il attribuera son initiative au désespoir auquel l'a réduit la jeune femme.

Cependant, il semble que l'intimité ait été très poussée entre eux dans ces derniers jours, notamment au cours de rendez-vous à Menton et à Grasse : c'est du moins ce qui transperce de certaines allusions, particulièrement le souvenir rapporté dans la lettre 45 et plusieurs fois évoqué ailleurs. C'est ce qui explique qu'à peine l'engagement devenu inéluctable (mais encore tenu secret), il regrette de devoir partir. Reprenons le fil de la lettre à Serge Férat :

*Ça a duré un mois. J'ai connu alors l'adorée, j'ai souffert un mois et demi, passé conseil de révision, pris, puis bonheur fou, ne pouvant plus me décider à signer l'engagement. J'ai signé finalement, ai tout rompu et suis parti à Nîmes sans laisser mon adresse ni mon nom polonais. Le lendemain de mon arrivée au corps elle était à la porte de la caserne et est restée 9 jours ici.*

Les choses se sont bien passées de cette façon. Le 6 décembre, Guillaume de Kostrowitzky rejoint le 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne à Nîmes. La farouche amazone fut-elle piquée au vif d'un départ qui la privait de l'image de sa domination ? Tenait-elle plus qu'elle ne l'avait laissé paraître à cet homme singulier ? Le « bonheur fou » des jours précédents avait-il été partagé par une femme qu'on devine avide d'une plénitude difficilement atteinte ? Qu'il s'agisse de vanité blessée, de foucade ou de toute autre raison, elle le rejoint à Nîmes dès le lendemain et devient alors sa maîtresse.

Cet éclat de passion libéra en Apollinaire des forces qui, pour s'être déjà manifestées, n'avaient jamais éclaté avec une telle violence. Il s'abandonna à cette fête de la chair avec un déchaînement et une volonté de puissance sur lesquels il y aura beaucoup à dire lorsqu'on voudra étudier sérieusement et autrement que d'après quelques idées admises son comporte-

ment amoureux. Face à Lou, il éprouve constamment le besoin d'affirmer la supériorité du mâle — et par là, sans doute, de s'affirmer à lui-même, de prendre une revanche inconsciente sur toutes celles qui l'ont fait souffrir. Il lui décrit longuement les « corrections » réelles ou imaginaires qu'il lui inflige, à grands renforts de détails dont l'excès même est caractéristique. Il ne cesse de lui rappeler qu'en amour l'homme est le maître. Il goûte avec une évidente complaisance telles pratiques qui semblent lui plaire d'autant plus qu'elles paraissent imposées à une partenaire qui les redoute. Le peu que nous savons de ses amours antérieures nous permet d'entrevoir des attitudes analogues, quoique moins exaspérées; et, dans ses lettres à Madeleine Pagès, il évoquera les joies partagées de la « correction conjugale » ou lui expliquera qu'il ne lui est soumis que dans la mesure où elle est son esclave.

Mais rien n'est simple chez Apollinaire, et le poète ne s'efface jamais complètement derrière l'amant. Dès la deuxième lettre, il pense à faire un livre sur Lou et cette préoccupation affleure sous des formes diverses tout au long de cette correspondance, au point qu'on a parfois l'impression qu'il écrit pour lui autant que pour elle.

Lou, de son côté, ne lui a pas laissé ignorer l'attrait qu'elle trouvait aux aventures menées avec des amis de rencontre. Il sait aussi qu'une liaison plus sérieuse l'attache à celui qui, désigné dans les lettres sous le nom de Toutou, est mobilisé comme artilleur dans la région de Baccarat — liaison qui durera d'ailleurs jusqu'à la mort de Toutou en 1926. Mais cette franchise ne va pas sans une certaine ambiguïté. Lou a promis à Apollinaire — en tout cas elle ne lui a pas refusé — de venir à Nîmes vivre à ses côtés. Elle accepte de lui argent et, quand elle se rend à Paris, logement dans son appartement du 202, boulevard Saint-Germain : si elle ne se sent pas liée par ces services, il ne peut s'empêcher de croire, lui, qu'elle accepte ainsi de s'engager un peu plus.

Dans sa fascination, il commence par tout supporter. Il se met au ton de son amie, renchérit en matière de « cochonce-

tés » — car elle a le langage vif, ainsi que la pensée —, l'aide à obtenir le laissez-passer qui lui permettra d'aller voir Toutou (se montre dépité qu'elle l'ait par une autre voie); non seulement il admet en jouant le détachement, mais il s'efforce d'approuver avec une allégresse contrainte un partage peu conforme à son caractère.

Le point culminant de cet amour est la permission qu'il passe à Nice pour le jour de l'an 1915. A peine rentré à la caserne, il fait le calcul de ses ressources, se met en quête d'une chambre... A cette femme qui s'ébroue dans le snobisme il propose l'idéal de Mimi Pinson. Il ne devait pas tarder à déchanter. Une seconde permission, trois semaines plus tard, sera moins exaltante. Les débordements de Lou l'inquiètent et, sans s'avouer jaloux, il tolère mal certaines rivalités. Ses réticences, ses marques d'indifférence le blessent douloureusement dans un amour qu'il croit être l'unique et pour lequel il bafoue les femmes dont il a déjà été épris. Des malentendus surgissent, mineurs, mais révélateurs de failles profondes : il se plaint qu'elle croie trop au monde et pas assez à la poésie, qu'elle n'ait pas confiance en lui, que ses lettres s'espacent, deviennent de plus en plus courtes... Il l'adjure d'être sincère, de ne pas le leurrer davantage, de rompre quand il est encore temps. Il ne peut cependant se résigner à la perdre. Le moindre mot, la moindre attention suffisent à dissiper son amertume et sa lucidité passagère, une joie enfantine s'empare de lui, quitte à le laisser ensuite plus abattu.

On se demande s'il veut vraiment cacher la réalité de leur liaison à Rouveyre, ou s'il tente seulement de se donner une contenance, quand il écrit à son ami le 15 février :

*Dieux ! que tu te trompes, cher ami Rouveyre. Il n'a jamais été question d'amour entre moi et la houri dont tu parles. J'avoue que de mon côté j'eusse volontiers ébauché une liaison sentimentale avec elle. Mais cette fille bizarre a eu soin dès notre première rencontre de bien établir entre nous la barrière de l'amitié. Si bien [que] je n'ai pas le droit de prétendre à plus qu'à de l'amitié pure et simple. Cette situation était*

*douce, je m'en contentais. Plus rien maintenant, car elle est partie je ne sais où et je n'ai plus de ses nouvelles depuis quelque temps. Je crains que l'amitié même ne dure pas en cette âme charmante et inconstante.*

Et le 26 :

*Tu te trompes, André, il n'y a aucun souvenir mauvais, ni pensée de regret de ma part. Amitié, camaraderie, c'est tout. Un moment de fatigue et un arrêt de ses nouvelles m'a fait écrire ces vers<sup>1</sup> où tu as vu un regret d'amour qui n'est point. Jamais pensé à ça. Je pense à autre chose.*

Une ultime entrevue à Marseille le 28 mars dissipe les dernières illusions d'Apollinaire. Il ne fera plus rien pour rester à Nîmes — toujours le besoin de partir. Volontaire pour le front, il abandonne le peloton d'élèves officiers auquel il était si fier d'appartenir et s'en va, simple canonnier de première classe, le 4 avril pour être affecté à une batterie de son régiment en position près de Mourmelon-le-Grand.

Cependant, la rupture n'a pas été totale. De part et d'autre, on a sauvé la face. On s'est promis de rester bons amis, de s'écrire souvent, d'entretenir une franchise complète, notamment en tout ce qui concerne la vie amoureuse. Apollinaire attendra avec une gourmandise équivoque les confidences de Lou, qui alimenteraient ses rêves de soldat — mais celle-ci en fera peu. Lui-même tente, par la littérature, une étonnante récupération de l'amour perdu, avec les lettres qu'il intitule *Ombre de mon amour*, sorte de monologue épistolaire destiné à la

1. Ce poème est celui qui est intitulé dans *Calligrammes*, « *C'est Lou qu'on la nommait* » :

*Il est des loups de toutes sortes  
Je connais le plus inhumain  
Mon cœur que le diable l'emporte  
Et qu'il le dépose à sa porte  
N'est plus qu'un jouet dans sa main...*

VIII

publication : entreprise vite abandonnée, à la seconde de ces lettres.

Tandis que le canonier, bientôt brigadier Kostrowitzky s'initie à la guerre, Lou vit chez lui boulevard Saint-Germain, mène, selon sa propre expression, « une vie de patachon », passe de longues semaines auprès de Toutou non sans se ménager quelques intermèdes, court l'aventure. Il lui écrit tous les jours jusqu'au début de juin. Tout se passe comme si, la solitude et l'éloignement aidant, il espérait que quelque chose des semaines éclatantes qu'ils avaient vécues subsisterait dans le libertinage cérébral de leur correspondance. Mais bientôt les relations s'effilochent, les lettres de Lou se font rares et courtes, sont souvent insignifiantes. Gui se lasse. Son amour n'est plus qu'un rêve chargé de souvenirs précis, avec, encore, de soudaines et brèves résurgences.

D'ailleurs, son imagination a d'autres nourritures. Sans lettres de personne dans les premiers jours de son arrivée au front, se sentant abandonné, il a battu le rappel de tous ceux qui pouvaient lui écrire. Il s'est souvenu de la jeune fille rencontrée dans le train au retour de Nice le 2 janvier, a retrouvé son adresse, lui a envoyé une carte. C'est le début d'une correspondance bientôt quotidienne. Apollinaire trouve en Madeleine Pagès une âme-sœur qu'il aide à s'épanouir. Aux aveux d'amour succèdent des engagements plus fermes et, en août, il est officiellement accepté comme le fiancé de la jeune fille ; c'est chez les Pagès qu'il passera sa permission de détente du 26 décembre 1915 au 9 janvier 1916.

L'envoi simultané des mêmes poèmes à Lou et à Madeleine, le chevauchement chronologique de ces deux correspondances, ont donné naissance à une légende : celle d'un Apollinaire entretenant avec duplicité, voire avec une malice malsaine, ses relations avec la maîtresse sensuelle et avec la pure fiancée. Qui voudra lire avec attention, et dans leur exacte succession, ces deux séries de lettres, constatera qu'il n'en est, dans l'ensemble, rien ou presque rien, et que la conduite du poète prête peu à équivoque. Madeleine répond mieux que Lou à

tous les appels de son esprit, de son imagination et même, au moins en promesse, de sa chair. Lou a pu lui procurer le plus exaltant des bonheurs sensuels, elle n'a pas été capable d'assumer l'amour qu'il lui portait, et elle l'a déçu. Il lui taira néanmoins jusqu'au bout la place prise par Madeleine dans sa vie. Mais Lou n'était plus rien pour lui depuis longtemps et peut-être un simple respect humain en même temps qu'une sorte de fidélité au souvenir ont retenu l'aveu de ses fiançailles.

Les fous amants de Nice et de Nîmes devaient se revoir une fois, place de l'Opéra, nous apprend André Rouveyre qui tenait cette confiance de Lou :

*Ils allèrent se réfugier quelques instants, pour parler, sous cette grande porte jaune située entre la maison de vente de cafés et le magasin de Clerc, le bijoutier. Entrevue navrante pour tous deux. Une sorte de fuite intime de part et d'autre. Lui était d'ailleurs déjà atteint, très émotif. Puis, se trouver ainsi soudain auprès d'une femme qu'il avait si profondément aimée et qui l'avait déçu... Reproches, entretien assez pénible. Entretien écourté où ils se sont regardés avec tristesse, et avec l'impression qu'ils ne se reverraient plus. Ce qui devait être, en effet.*

Fin pitoyable de ce qui a été un grand moment de l'existence d'Apollinaire. Il avait rencontré Lou dans une période de vide sentimental, consécutive au départ et au mariage de Marie Laurencin. Elle lui avait apporté non seulement une flambée érotique sans égale, mais l'attente, rapidement déçue et cependant longtemps entretenue, d'un grand amour. Comment ne serait-il pas tout entier dans ces lettres, avec les traits essentiels de son caractère? Une mobilité d'âme qui le fait passer de la confiance et de l'enthousiasme à l'abattement; une naïveté quasi enfantine traversée par des instants de lucidité grave; un enjouement qui n'exclut pas la noblesse du cœur; une sentimentalité fleur bleue alliée à une sensualité plus rabelaisienne que sadique. Tout entier, il l'est aussi dans les épisodes de sa vie militaire longuement narrés, dans son application de bon soldat dont l'innocence pataude nous



étonne parfois, dans sa joie devant des choses qui lui sont neuves, dans une allégresse en plein cœur de la guerre aussi, qu'on a souvent mal jugée, et qui n'est peut-être que la conscience que le poète avait de son destin.

\*

Ces lettres ont eu une curieuse destinée. Leur publication avait été envisagée avant la dernière guerre. André Rouveyre en avait donné quelques extraits dans *La Nouvelle Revue française*, puis dans son *Apollinaire* en 1945. Pierre-Marcel Adéma fut le premier à en faire connaître une suite importante dans le numéro de *La Table ronde* de septembre 1952 consacré à Apollinaire. Pierre Cailler enfin avait, en 1947, extrait de la précieuse liasse, dont il avait eu communication, les poèmes et les parties rimées pour les publier sous le titre d'*Ombre de mon amour*, puis de *Poèmes à Lou*, que ce recueil a conservé. Il réalisa ensuite une admirable édition en fac-similé de toutes les lettres d'Apollinaire à Lou, avec une présentation d'André Rouveyre. Mais, pour des raisons obscures et à cause d'interdictions formulées au dernier moment, il ne put la mettre dans le commerce et dut s'engager à la détruire, ne sauvegardant que quelques exemplaires de collaborateurs.

Aujourd'hui que Lou n'est plus (elle est morte le 7 octobre 1963), ni Jacqueline Apollinaire, que la plupart des personnes mises en cause dans cette correspondance ont disparu, rien ne s'oppose à une publication de ce document unique.

Le présent volume a été établi d'après un exemplaire de l'édition mort-née Cailler. Il faut toutefois remarquer que cette édition est manifestement incomplète. En voici quelques preuves :

1° Dans la lettre 65 Apollinaire parle d'un conte en vers envoyé la veille ; or nous n'avons rien, ni la veille, ni les jours précédents, qui corresponde à ce conte.

2° La lettre 74 fait état d'une image — les nymphes de la

fontaine de Nîmes — contenue dans un poème envoyé à Lou qu'on n'identifie pas et qui doit donc manquer.

3° La lettre 144 contient une allusion à une scène de cave dont nous n'avons pas de trace.

4° Dans la lettre 217, Apollinaire rappelle qu'il a réclamé des reconnaissances du mont-de-piété de Nice; nous n'en trouvons aucune trace dans les lettres précédentes. De plus, dans la même lettre, sa nouvelle adresse au 96° de ligne est donnée sans commentaire, comme si elle était déjà connue de sa correspondante; il serait surprenant que son passage dans l'infanterie, même dans l'état de dégradation où étaient alors tombées leurs relations, n'ait été signalé que par cette laconique annonce. Il faut donc penser qu'une ou plusieurs lettres font défaut en novembre 1915.

5° Deux fragments au moins qui ne figurent pas dans l'édition Cailler ont été publiés ailleurs. L'un (n° 192 bis) a paru dans les illustrations d'*Ombre de mon amour*; l'autre (n° 145 bis) est une citation faite par André Rouveyre dans son *Amour et poésie d'Apollinaire*.

D'autre part, si nous avons pu retrouver la fin manquante de la lettre 150, d'autres restent incomplètes (46, 82, 133, 193).

Toutes les lettres figurent dans notre édition sans aucune coupure. Quelques noms propres seulement ont été remplacés par des initiales. Tous les poèmes ont été conservés à leur place, retrouvant un environnement fatalement perdu dans les éditions des *Poèmes à Lou*, parfois au détriment de leur signification.

La transcription du texte a posé de nombreux problèmes. Il était impossible de reproduire la graphie d'Apollinaire, toujours difficile à suivre, particulièrement fantaisiste lorsqu'il s'agit de lettres souvent écrites très rapidement ou dans des conditions inconfortables. Son indifférence aux majuscules et à la ponctuation est bien connue de ceux qui se sont penchés sur ses manuscrits. Fallait-il respecter le moindre trait de plume, jusqu'à rendre la lecture de la page imprimée pénible, sinon incohérente? Nous ne l'avons pas pensé et avons régularisé la

ponctuation et l'usage des majuscules, sans toutefois aller jusqu'à une normalisation systématique; nous nous sommes au contraire efforcé de respecter les particularités de langue et d'écriture toutes les fois qu'elles semblaient avoir une valeur affective ou soulignaient le mouvement de la phrase et de la pensée.

Il arrive d'autre part qu'Apollinaire hésite ou plutôt varie dans son orthographe, moins par ignorance que par une inattention qui le conduit à écrire le même mot de plusieurs façons à quelques lignes d'intervalle, ou par un automatisme qui lui impose les mêmes tournures vicieuses. Il nous a paru qu'il importait peu qu'il écrivit ici ou là *ait* au lieu de *est*, et *et* au lieu de *est*, *ce* pour *se* et inversement, et toujours quelques temps ou gracieux. Nous avons donc suivi la même règle que pour la ponctuation et les majuscules, nous efforçant de respecter dans nos corrections l'esprit et le mouvement du texte; et, faut-il le dire, nous n'y avons ajouté ni retranché aucun mot; nous avons seulement suppléé à quelques lacunes évidentes par des conjectures rétablies entre crochets. Sont également portées entre crochets au début de certaines lettres les indications de lieu et de millésime imprimées sur les papiers à en-tête dont Apollinaire s'est souvent servi (café Tortoni, Grand Café, Grand Hôtel du Midi et de la Poste à Nîmes, Café de Paris à Tarascon, Hôtel Terminus de Marseille).

\*

Le docteur Fatou, Georges Martin, Pascal Pia, aujourd'hui disparus, m'avaient apporté une aide précieuse pour cet ouvrage et leur souvenir doit rester présent. D'autre part, ma reconnaissance va à tous ceux qui m'ont apporté leur concours, notamment Mme Madeleine Boisson, MM. Pierre-Marcel Adéma, Pierre Caizergues, Jean Delmas, Roland Gardeur, Jean-Jacques Varagnat, Frédéric-Jacques Temple.

Michel Décaudin





# A POLLINAIRE

## Lettres



Nice, 28 septembre 1914.

Vous ayant dit ce matin que je vous aimais, ma voisine d'hier soir, j'éprouve maintenant moins de gêne à vous l'écrire...

4 fév. 1915.

Mon Lou, mon Cœur, mon Adorée

Je donnerais dix ans, et plus,

Pour ta chevelure dorée,

Pour tes regards irrésolus,

Pour ta chère toison ambrée...

18 janvier 1916.

... Je te souhaite de belles amours et beaucoup de bonheur.

Alors, on s'habitue à la guerre, moi j'ai participé aux coups de chien de la cote 194 près de la butte de Tahure.

Enfin je m'en tire pour l'instant sans dégâts c'est pas mal après tout.

Gui.



9 782070 718542



Édition de la Bibliothèque ISBN 2-07-071854-9